Zeitschrift: Ville de Fribourg : les fiches
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg
Band: - (2002)
Heft: 10

Artikel: Un immeuble de rapport pour un conseiller communal
Autor: Bourgarel, Gilles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035983

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN IMMEUBLE DE RAPPORT POUR UN CONSEILLER COMMUNAL

Gilles Bourgarel – Aloys Lauper

Les rigueurs du néoclassicisme ont parfois su composer avec l'histoire. Derrière sa façade anthracite un rien sévère et sous son imposante toiture mansardée, l'immeuble à l'angle des rues de la Samaritaine et des Augustins a révélé un précieux palimpseste architectural. A l'ombre du cellier, les archéologues sont descendus aux origines du quartier. Dans les appartements, les aménagements du XIX^e^ siècle cachent mal, aux yeux avertis, la longue histoire d'une maison dont le plan obéit encore à la trame serrée du parcellaire d'origine et dont le gabarit respecte les élévations voisines. Economie des moyens déjà: à côté de la maison paternelle des Raemy de l'Auge, dressée en 1775, Philippe de Raemy, le patricien promoteur, se fait construire un demi-siècle plus tard un immeuble de rapport dont il n'occupera qu'un niveau. A Fribourg, la Régénération passe aussi par l'architecture. Tandis qu'il siège à la commission du Grand-Pont, le patricien libéral, fidèle à son quartier, y introduit discrètement une nouvelle typologie urbaine: l'habitat par étage. Lui qui avait envisagé la démolition pure et simple de la maison finit par y trouver son compte après des travaux importants. On ne s'est pas contenté d'un rhabillage de plâtre de Paris sous un chapeau à la mode du temps. L'investissement fut important mais sans dépenses inutiles, le maître d'ouvrage et son entrepreneur s'efforçant de conserver ce qui avait encore une valeur d'usage.

La maison du XIV^e^ siècle

Les parties les plus anciennes de cette maison remontent au XIII^e^ siècle. Les murs du sous-sol portent en effet des poutres massives tirées de chênes abattus entre l'automne/hiver 1263/64 et l'automne /hiver 1264/65[1], mises en œuvre probablement l'année même. L'escalier menant au rez-de-chaussée, couvert de dalles en molasse, occupait son emplacement actuel mais il était moins raide et devait comprendre deux volées en équerre, la seconde se retournant contre le mur mitoyen. Les maçonneries caractéristiques de boulets et de moellons de molasse n'étant pas conservées plus haut, on ignore la profondeur initiale de la maison[2], entre 12 m (longueur de la cave) et 18 m 50 pour une largeur de 6 m 60. L'implantation du rang plaide en faveur des dimensions actuelles, étant donné la présence d'une ruelle-égout à l'arrière, bien mentionnée sur le plan cadastral de 1879 et confirmée par la présence de latrines dont il reste des vestiges sur la façade nord de la maison voisine (Samaritaine 11).

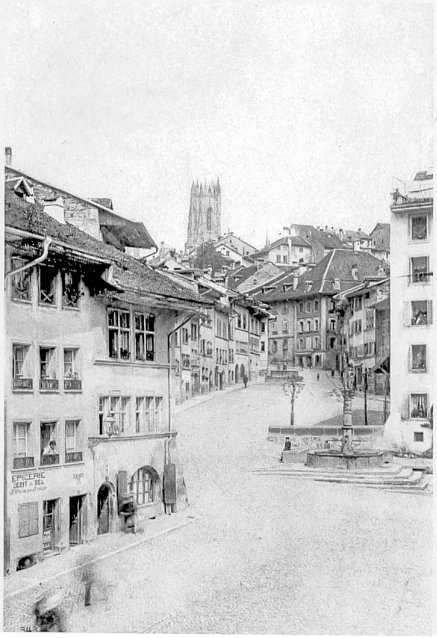
Le bâtiment fut reconstruit en 1326 ou peu après dans ses dimensions actuelles, divisé par un mur-de-refend dressé à la verticale de l'arrière de la cave. Conservées au rez-de-chaussée et au premier étage, les poutres en épicéa de cette époque sont simplement équarries. La maison avait probablement déjà quatre niveaux sous un toit en bâtière couvert de bardeaux et non de tuiles, avec pignon sur mitoyen, comme on le voit sur les vues de Grégoire Sickinger (1582) et de Martin Martini (1606) qui reproduisent sans doute la maison du XIV^e^ siècle. La cave était alors accessible depuis la rue de la Samaritaine par la porte ménagée dans le mur d'échiffre de l'escalier extérieur desservant le rez-de-chaussée, escalier qui fut supprimé en 1830 seulement. Le battant de la porte d'entrée s'encastrait dans un évidement du mur mitoyen où s'ouvrait une vaste niche. A droite, deux fenêtres en doublet

sous un arc éclairaient l'une des pièces du rez-de-chaussée. Le premier étage était percé de deux fenêtres géminées tandis qu'une grande fenêtre à croisée, probablement du XVI[e] siècle, éclairait le deuxième étage. Le maintien des enduits et des faux plafonds ne nous a pas permis de retrouver les traces des aménagements de cette époque mais les poutres fortement encrassées de suie dans la cage d'escalier actuelle trahissent la présence de l'âtre à cet endroit. Les travaux postérieurs n'ont guère laissé de témoignages visibles. L'ancien niveau de toiture lisible sur le mitoyen est à dater entre 1419 – date de l'introduction des tuiles à Fribourg[3] – et 1582, Sickinger dessinant clairement une couverture en tuiles. Les poutraisons chanfreinées du deuxième étage remontent peut-être au XVI[e] ou au XVII[e] siècle, comme les restes de décor peint (bandeau gris bordé d'un filet noir) et peut-être les deux portes de communication avec la maison voisine. On a enfin retrouvé dans la cave les fragments d'un poêle du XVII[e] siècle cassé et jeté là lors du chantier de 1830.

Mise à l'encan, au plus offrant

Déjà vendue trois fois entre 1797 et 1812, la maison fut mise aux enchères à la Fleur-de-Lys le 20 août 1827 et acquise pour 2005 francs par Pierre de Raemy et Joseph Kaeser.[4] Notaire et notable bien connu dans le canton, Pierre-Nicolas Martin de Raemy (12 mars 1775 - 2 janvier 1839) était alors conseiller municipal et membre de la commission d'Edilité. Sa famille dite de l'Auge avait acquis au début du

La maison Ems, dans son environnement gothique tardif, vers 1910 (carte postale, ASBC)



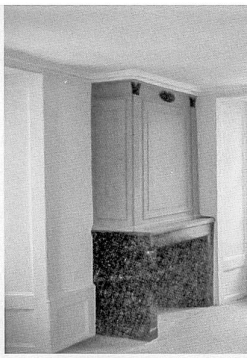
La façade nord et le mur pignon ouest. L'annexe des latrines et l'écurie ont été démolis dans les années 1920

XVII[e] siècle la maison contiguë (Samaritaine 7). Son père François-Pierre de Raemy (1730-1796) et sa seconde épouse Marie-Anne de Gady l'avaient fait reconstruire autour de 1775.[5] Ses demi-frères et soeurs nés d'un troisième mariage en avaient hérité. Pauline, l'une de ses nièces, épousera d'ailleurs en 1846 l'ingénieur et architecte Joseph de Raemy (1800-1873), issu de la branche dite de Schmitten[6].

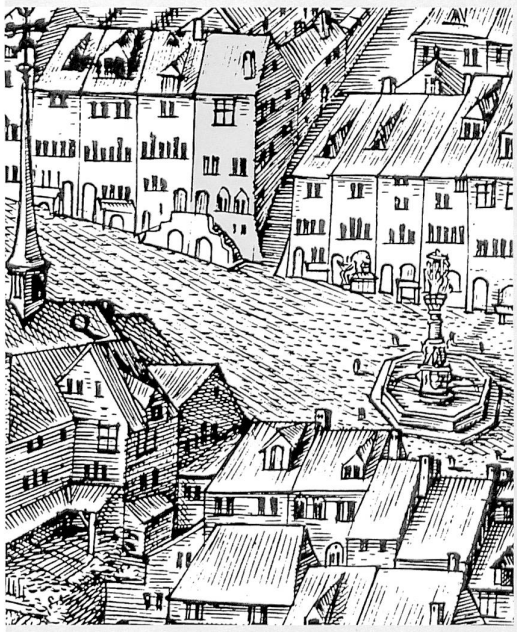
Le maître-maçon Joseph Kaeser – désigné en 1841 comme architecte parmi les membres fondateurs du Cercle de l'Union – était l'un des entrepreneurs les plus importants de Fribourg entre 1820 et 1860, chargé de tous les gros chantiers et de toutes les expertises. Il s'était fait connaître en 1817-1818 avec la construction de l'Ecole des garçons (rue des Chanoines 1), sur les plans du P. Grégoire Girard, un édifice très apprécié de ses contemporains. Il y avait travaillé avec le charpentier Joseph Purro, qui lui fut souvent associé. Les deux entrepreneurs – mentionnés ensemble en 1808 déjà pour un projet de réaménagement de la Douane – avaient également été chargés en 1817 de la transformation du «presbytère des coadjuteurs et du curé» (rue des Chanoines 3), un ouvrage qui a donné son aspect actuel à la cure de Saint-Nicolas. En 1817 toujours, le maître-maçon avait encore vendu à la commune l'ancienne maison du peintre Emmanuel Locher (rue des Chanoines 5), qui lui appartenait et qu'il a probablement reconstruite la même

Le salon du 1er étage, avec ses armoires d'angle, 1830-1831

Le salon du 1er étage, côté rue



La chambre nord du 1er étage

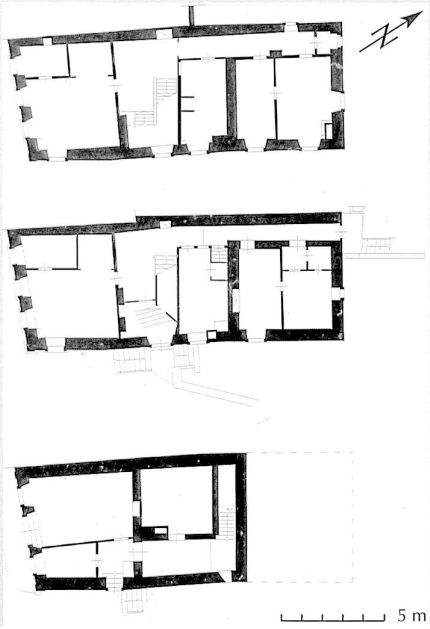


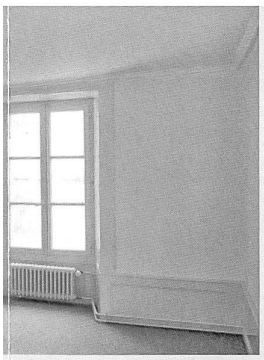
La maison du XIVe siècle, d'après Martin Martini, en 1606

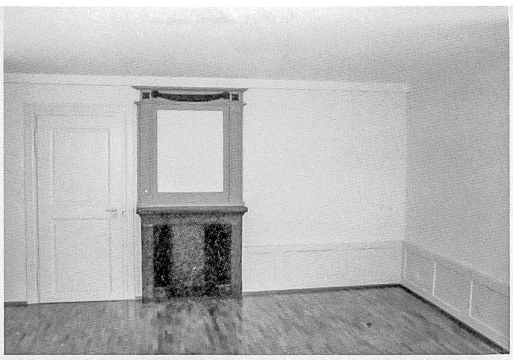
Au sommet de la Samaritaine, les deux maisons des Raemy de l'Auge, reconstruites l'une en 1775 par François-Pierre de Raemy et l'autre en 1830-1831 par son fils Pierre (carte postale, Benedikt Rast, ASBC)

année pour y loger le chanoine Zillweger. En 1825-1826, il fut chargé de construire, avec l'entrepreneur Joseph Popleter, le Pensionnat des Jésuites, un chantier où s'activèrent deux cents ouvriers. Il réalisa ensuite le gros œuvre du Lycée (1829-1832), les portiques du Grand pont suspendu (1832, avec son neveu Charles Brugger) et le château des Bonnesfontaines (route des Bonnesfontaines 10) pour François de Weck, sur les plans de Joseph de Raemy (1833-1834). On lui devait aussi l'aménagement du théâtre dans la vieille boucherie (1823), la réparation du Werkhof (1822-1824) et de l'ancienne Douane (1828), la transformation de l'Hôtel des Merciers sur la place Notre-Dame (1834) et de la maison de Maillardoz à la Grand-Rue 31 (1838-1840). Avec le maître-maçon Charles Brugger et le sculpteur Nicolas Kessler, il sera chargé en 1838 de la première campagne de restauration de la collégiale Saint-Nicolas, un chantier important placé sous la direction de l'architecte Johann-Jakob

Plans de la cave, du rez-de-chaussée et du 1er étage







La paroi nord du salon du rez-de-chaussée

Cheminée de la chambre nord, au 2e étage

1 Datation du Laboratoire Romand de Dendrochronologie, Moudon, réf. LRD92/R3117.

2 Toutes les dimensions sont prises dans l'œuvre.

3 de ZURICH, Maison bourgeoise, XVII.

4 Feuille d'Avis de la ville et du canton de Fribourg n° 36, 7 septembre 1827, p. 11.

5 Leur union fut célébrée en 1772. Leur monogramme enlacé, aux lettres FPR – MAG, figure dans le médaillon de la rampe en fer forgé de l'escalier extérieur. Le millésime 1775 est gravé sur le linteau de la porte donnant sur l'arrière-cour.

6 Il possédait semble-t-il une maison voisine «vis-à-vis la fontaine de la Samaritaine», maison qu'il loua en 1829 (Feuille d'Avis de la ville et du canton de Fribourg n° 51, 1829, p. 2).

7 AEF, Protocole de la commission d'Edilité 1, 80 (17 mars 1828).

8 Ibidem 162 (16 avril 1830).

9 Feuille d'Avis 1831, n° 42, 3-4.

10 Il a été éclairci lors de la dernière réfection.

11 Tous les éléments tels que fourneaux, éviers et poêles ont disparu lors des dernières transformations ou avant.

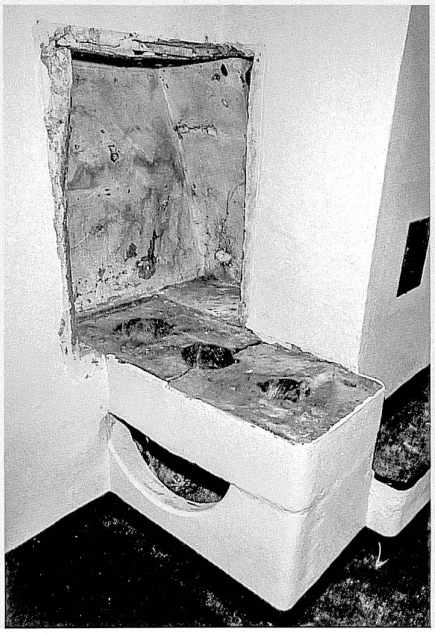
La rampe d'escalier, à balustres chantournées, 1830-1831

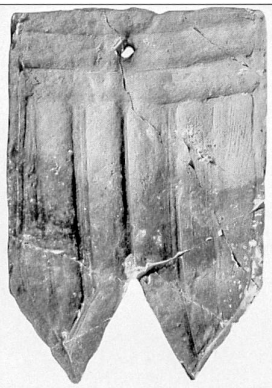
Weibel, sans doute l'une des premières restaurations menées dans le canton (1838-1857). L'achat de la maison de la Samaritaine était sans doute une opération immobilière comme tant d'autres à l'époque. Le 17 mars 1828, Pierre de Raemy offrit en effet la maison à la commune «pour que l'on puisse, en démolissant une partie, y placer la fontaine publique de la Samaritaine, ou y établir une buanderie publique». La ville, déjà endettée, déclina l'offre[7].

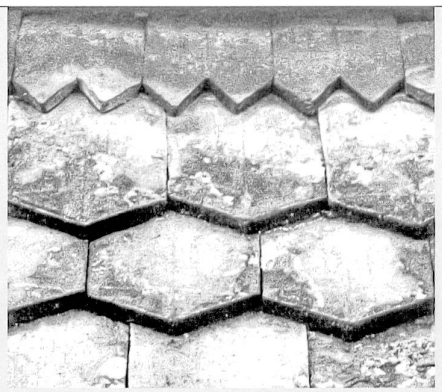
A louer, par étage

Le 16 avril 1830, Pierre de Raemy et Joseph Kaeser s'adressèrent à nouveau à la commission d'Edilité afin de «pouvoir établir, du côté de la rue, une plate-forme dans les dimensions de celle de la maison supérieure, et cela en remplacement du grand escalier existant antérieurement devant la dite maison» tout en déplaçant l'escalier sur la façade nord, à son emplacement actuel. Dans cette même séance, Pierre de Raemy présenta son rapport «au sujet du Grand Pont à construire sur les 2 rives de la Sarine»[8]. Le chantier fut rondement mené, puisqu'au début de l'année 1831 déjà, la Feuille d'Avis annonçait: «Mr P. Raemy, membre du tribunal d'appel, a l'honneur de prévenir le public, qu'il a quitté son logement au quartier des Places, & qu'il se trouve maintenant établi dans la maison N° 24 près de la Samaritaine, au quartier de l'Auge. Il saisit cette occasion pour faire connaître qu'il y a à louer dans la même maison, un étage tout entier, composé d'une chambre à fourneau sur le devant, avec cabinet & alcove, deux chambres à fourneau sur le derrière, dont l'une a une cheminée, cuisine & lieux d'aisances à part pour cet étage, & tout de plainpied; plus un galetas & une cave séparément fermés &c. le tout propre & construit à neuf, avec escaliers commodes & corridors éclairés»[9]. Pierre de Raemy mourut célibataire huit ans plus tard,

Potager à braises, 1830







Tuile à deux pointes de la frise, 1830

après avoir cédé quatre ans plus tôt sa part sur la maison à Claude-Joseph de Gendre qui semble l'avoir vendue à l'épouse du confiseur Nicolas Ems.

Officiellement désigné avec Joseph Popleter comme «architectes» du Pensionnat – histoire d'oublier que les plans de ce fleuron de l'éducation jésuite avaient été dressés par un bernois protestant, l'architecte Théophile Benteli –, Joseph Kaeser pourrait avoir tracé lui-même les plans de sa maison, aidé peut-être par Joseph de Raemy, ce qui expliquerait la parenté de la façade sur rue avec celle du château de Rosières à Belfaux construit en 1826-1827 pour Nicolas Kern. La cave servant d'échoppe – où s'installera la confiserie Ems, l'un des premiers locataires des Arcades également – a été traitée comme un socle appareillé, délimité par un cordon. Différenciés par leur traitement, les encadrements en molasse des trois appartements se détachent toujours sur le crépi «à la tyrolienne» d'origine, teinté dans la masse par ajout de graphite et de charbon de bois[10]. Pierre de Raemy habitait sans doute le 1er étage, au même niveau que le bel étage contigu de ses parents, d'où le traitement plus soigné des encadrements à consoles et corniche. Les huisseries d'origine ont été conservées, notamment celles de l'échoppe, ainsi que les doubles fenêtres à deux vantaux des appartements. La charpente pourrait être attribuée à Joseph Purro, souvent associé à Joseph Kaeser. La frise de petites tuiles à deux pointes qui souligne le brisis au lieu de l'habituelle corniche de bois témoigne du soin apporté à cette construction jusqu'en toiture.

Les inévitables adaptations à l'évolution du confort, le manque d'entretien et le vandalisme favorisé par dix ans d'abandon ont fait disparaître une partie des aménagements d'origine[11]. Alors que l'ancienne cave a été divisée en trois pièces avec un couloir, la distribution initiale des appartements a été préservée lors de la restauration. La cage d'escalier de 1830 occupe toute la largeur de l'immeuble, divisant chaque logement, avec salon côté rue. La cuisine équipée d'un âtre avec potager à braises et évier en molasse se trouve à l'opposé précédant deux chambres côté jardin, celle du nord disposant d'une cheminée. Les latrines se situaient dans un petit bâtiment annexe qui servait également d'écuries. Lambris d'appui, boiseries d'embrasures, parquets à panneaux de sapin et cadres en chêne, plafonds de plâtre soulignés d'une corniche: les chambres étaient sobres, le salon à peine plus riche. Son alcôve, son poêle, sa cheminée avec manteau de marbre ainsi que ses élégantes armoires d'angle lui donnaient cependant un caractère plus représentatif. La petite pièce qui le jouxtait était sans doute destinée à un cabinet de travail. Abandonnée pendant trop longtemps, injustement négligée, la maison a failli être livrée aux pics des démolisseurs puis entièrement vidée. L'étude menée lors de son sauvetage aura permis de confirmer son importance, à la fois comme l'une des plus anciennes maisons de l'Auge et comme un témoin précieux de l'histoire de la vie privée et de l'habitat, lointain précurseur des maisons de rapport de la Belle Epoque.

Catelle d'un poêle aux armes de Pierre-Nicolas-Martin de Raemy, 1831 (propriété privée)